

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Paul Chamberland : « L'expérience de vivre et de penser. » Parcours et perspectives...

Bernard Pozier

Number 103, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37915ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pozier, B. (2001). Paul Chamberland : « L'expérience de vivre et de penser. »
Parcours et perspectives.... *Lettres québécoises*, (103), 8–10.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

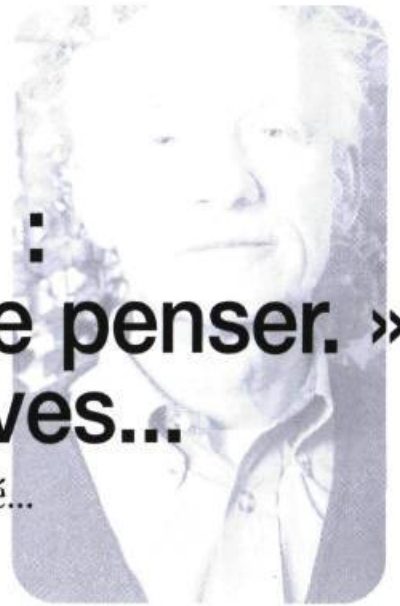
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Paul Chamberland : « L'expérience de vivre et de penser. » Parcours et perspectives...

ENTRETIEN
Bernard Pozier

La poésie québécoise depuis Le Vierge incendié...

UNE QUESTION ÉMERGE, me dit d'emblée Paul Chamberland : quand commence la modernité ? Lorsqu'on arrive au *Vierge incendié*, publié la même année que *Refus global*, en tout cas, la question cesse de se poser. Plus on s'approche d'aujourd'hui, plus il est difficile d'en parler ; plus je creuse, plus je trouve gênantes les généralisations un peu rapides, il vaut mieux parler d'œuvres singulières. Une chose me frappe toutefois, en faisant des relectures, c'est la fin de l'âge de l'image. Avec le formalisme des Herbes rouges et de La Nouvelle Barre du jour, on

quitte la grande époque où la métaphore était reine et développée comme chez Hénault, Giguère ou Préfontaine, et d'autres. L'image, en quelque sorte, appartient à une époque de la poésie ; non pas qu'elle disparaisse du poème, mais il y a un déplacement du centre de gravité. Désormais, la poésie se forme autrement que dans une confiance inconditionnelle en l'image. Elle procède davantage du discours. Les poésies discursives puisent beaucoup plus aux ressources de l'oralité, sans nécessairement imiter le langage parlé : Godin est allé dans cette direction de façon déterminante, comme l'ont aussi fait Michel Beaulieu ou Michel Garneau...

Une autre avenue a été celle de la déconstruction sémantique ou syntaxique ; une autre forme s'affirme qui tire parti de réserves du langage restées un peu à l'abri. L'œuvre de Nicole Brossard, par exemple, a conduit à un retour sur les modèles symboliques et sur des formes du discours. Plusieurs écrivaines de cette génération et de la suivante ont investi la prose. Certains écrivains ont fait de même, Marcel Labine par exemple, et plusieurs autres. Je vois là l'exercice d'un soupçon assez rigoureux sur le langage, exercice critique ou de déconstruction sur les différentes dimensions du langage. Par la suite, on a produit des textes moins radicaux. On

a exprimé de nouvelles sensibilités, de nouvelles représentations du monde à travers des faits de culture contemporains : je pense à la contre-culture et à Vanier, par exemple, à une œuvre qui signifie avec intransigeance. Ses formations verbales sont des arêtes coupantes dans le discours, surtout avec les dernières œuvres.

On connaît la faveur qu'a connue, depuis les années quatre-vingt, la poésie de l'intime ; il ne s'agit pas nécessairement d'autobiographie, mais de rapport de proximité à soi et aux choses. L'énonciation peut être plus ou moins personnelle. Mais depuis, la poésie est entrée dans une sorte de désert quant à sa réception. Malgré tout, il y a toujours une verdure, une force ; de nouveaux poètes, une nouvelle génération, de nouveaux lieux (comme le Festival de Trois-Rivières). Un aspect intéressant à suivre chez les jeunes poètes est le déplacement de l'imprimé vers des formes multimédias ou scéniques : cela fait aussi partie des possibles de la poésie.

L'essai québécois depuis *Refus global*

J'ai moins une vision d'ensemble de l'essai québécois. Il y a lieu de se demander ce qu'est l'essai. Depuis environ vingt-cinq ans, le développement extraordinaire des études théoriques ou relatives à des recherches sur le terrain donne une abondante production, surtout universitaire. Il y a aussi des cas frontaliers, Fernand Dumont en serait l'une des figures significatives. Il y a l'essayiste au sens plus littéraire du terme, je pense à Pierre Vadeboncoeur, à Jean Larose ou à Jacques Brault.

Du côté de la littérature, l'essai est présent à travers nombre d'œuvres critiques, l'exposé de la pensée recourt souvent à une conceptualité stricte. C'est très difficile de parler de l'essai, car il y a pluralité de formes. Ce n'est pas étonnant. Adorno affirmait que l'essai avait quelque chose de la forme artistique, sans en être une à proprement parler. C'est, en tout cas, l'exercice d'une pensée qui s'assume comme un *je* singulier, sous différentes formes.

L'écriture de Chamberland

Quand on réfléchit sur sa propre écriture, c'est toujours partial. Si je pense aux premières œuvres, elles m'apparaissent comme celles d'un lointain jeune homme, ce qui n'implique ni regret ni nostalgie, plutôt une dis-

tance qui s'est faite d'elle-même. Elles font partie de la constellation de l'époque.

Il y a eu, pour moi, une importante période d'interruption de l'écriture qui correspond à un séjour d'études en Europe, entre 1966 et 1968. Il y a un hiatus en quelque sorte et je recommence à écrire comme si je n'avais jamais écrit ; en tout cas, c'est le sentiment qui m'accompagne quand je recommence à écrire au début des années soixante-dix. Je le fais dans un autre champ d'attraction, tributaire de l'époque, de la contre-culture, d'une certaine vision de l'utopie. C'est particulièrement net pour les textes de *Demain les dieux naîtront. Éclats de la pierre noire d'où rejaillit ma vie* a fait la transition.

Tant sur le plan de l'art que sur celui de la poésie ou de la politique, l'une des facettes de l'utopie, pour moi à l'époque, c'était l'espoir, face à ce



qui se passait dans l'art et dans la musique, l'esprit de soixante-huit, celui d'une rupture avec le cloisonnement entre la culture savante et la culture populaire. Le rock s'était imposé avec l'émergence d'une jeunesse qui créait sa propre façon de s'exprimer. On arrive ensuite rapidement, à travers les Beatles, les Rolling Stones et Bob Dylan, à quelque chose qui donne le sentiment que cette fusion entre les deux cultures est réussie. Un exemple, celui

des Doors, de Jim Morrison qui introduit une dynamique qui assure une circulation entre les deux pôles. Cela m'a paru très important, même si ce phénomène a été un peu méconnu, puis récupéré. Pareille utopie a échoué, mais il y avait là une certaine promesse. Le mouvement puisait ses racines dans la modernité, ce n'était pas une génération spontanée. Je persiste à penser que c'était un possible et non purement et simplement une lubie.

Il ne faut pas oublier que ce mouvement s'est effectué à travers « les trois glorieuses », les trois plus grandes décennies de prospérité économique de l'Occident moderne, au moment où les *baby boomers* atteignent l'âge adulte. Par la suite, il y a eu le mouvement punk qui évoque une espèce de lendemain de *party*, puis le choc pétrolier, le néolibéralisme, etc.

Nous vivons maintenant en état de choc. Mais, dès les années soixante-dix, s'annonce la dévastation de la Terre. Le dégrisement brutal nous contraint désormais à radicaliser la pensée. Avec *Extrême survivance, extrême poésie*, j'entre dans une période où l'exacerbation de la pensée critique m'amène du côté de l'essai. À travers une relecture attentive de la tradition philosophique moderne, émerge, pour moi, l'exigence d'assumer l'épreuve dans laquelle nous sommes entrés. L'interrogation éthique va prendre le dessus.

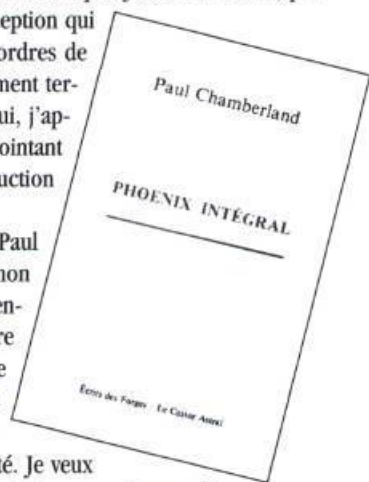
Au cours des années quatre-vingt, je refuse ce que j'appelle l'autisme en poésie : le culte irresponsable de l'image. Je développe une position polémique, je me dis : ce à quoi on se heurte, c'est le réel, de moins en moins supportable. Alors, il faut que l'écriture assume, de la façon la plus

intime, la littéralité des énoncés, et je prends les énoncés actualitaires comme matrice, comme matériau, d'une poétique qui va donner les *Géogrammes*.

À cause des réalités d'ordre technoscientifique, la simultanisation en cours de la planète me fascine énormément. Il est urgent d'avoir une conscience planétaire, pas seulement d'une manière abstraite ou documentée (ce qui est nécessaire et légitime), mais aussi sur le plan esthétique, de la perception, de la sensation, de l'émotion : goûter la Terre humaine. Je pars de l'intime proche et je vais jusqu'au géo-cosmique. J'essaie d'établir, par des métaphores structurantes, une perception qui crée des analogies entre les différents ordres de grandeur du phénomène ou de l'événement terrestre pour favoriser ce que, aujourd'hui, j'appellerais *une autre mondialisation*, pointant le caractère urgent, extrême, de la destruction en cours.

Les dernières années, l'œuvre de Paul Celan a été déterminante pour moi. À mon avis, c'est à travers cette œuvre-là que l'enjeu de la poésie s'éprouve, c'est la pierre de touche. J'y vois l'exigence d'un dire parfaitement dégrisé, qui assume la dévastation de la Terre, la destruction et le risque d'anéantissement de l'humanité. Je veux éprouver à fond, comme dans un creuset, le noyau d'humanité et ce qu'il aurait d'indestructible anticipant une sorte de résistance planétaire sur tous les plans. L'épreuve est celle d'un sujet individuel solitaire, certes en connivence avec d'autres, pour faire entendre une parole assumant le face-à-face avec la destruction.

Il faut passer à travers le désespoir et le nihilisme, sans se raconter d'histoires, pour faire émerger quelque chose qui puisse passer à travers les forces de destruction. J'ai l'espoir et le pressentiment que la poésie va être une source indispensable pour armer cette résistance-là. « Les poètes de ce temps montent la garde du monde », comme le disait Miron.



La question des genres

Je n'écris pas de roman, tout simplement parce que rien ne me pousse dans cette direction, mais, comme lecteur, j'apprécie le roman. Ce qui me fascine dans une vision comme celle de Kundera — et les jeunes romantiques allemands l'avaient pressenti —, c'est que le roman est la forme moderne par excellence, c'est là où notre civilisation s'exprime plus spécifiquement, pas dans tous les romans évidemment. J'ai pu être tenté d'aller vers le roman. Si j'écrivais un roman, ce serait sans m'en apercevoir.

Une sorte d'absolue instantanéité est déterminante dans la poésie, lieu où éprouver de tout son être le discours ; la spontanéité, ce n'est cependant pas écrire n'importe quoi.



La poésie obéit au sentiment toujours improbable, mais toujours renouvelé, que des choses se livrent dans une extrême nudité, ce qui implique une rupture avec tout ce que les discours portent, refoulant ce que Hénault appelait « le cri nu de l'homme ». Un poème n'arrive que par accident, disant la nudité du sujet qui parle, la finitude fondamentale de l'homme. Cela me rend attentif à la différence, à la singularité des poésies. Il faut que le poète *ne me raconte pas d'histoires*. L'essai est, pour moi, proche de la poésie, mais selon une démarche réflexive, dans un retour du discours sur lui-même.

Les revues au Québec

Je n'ai pas une idée très nette de l'univers des revues, mais elles se sont multipliées, à travers l'institution ou en marge, au cours des quarante dernières années. Il y a une très grande diversité, c'est pourquoi une revue comme *Parti pris* ne serait pas possible aujourd'hui, et ce n'est pas à déplorer, car *Parti pris* faisait, d'une certaine façon, le travail que font maintenant une dizaine de revues différentes. Après une évolution dans des revues durables comme *Liberté*, *Les écrits*, *Estuaire* ou *Lettres québécoises*, ou éphémères, mais jouant un rôle déterminant dans leur époque, par exemple *Hobo/Québec* pour les années soixante-dix, ce monde me paraît riche et stimulant.

Les lectures publiques

Je pense surtout aux jeunes. Même improvisées, même broche à foin, des lectures publiques de poésie, il vaut mieux en avoir. Il faut à la fois des lieux grand format comme le Festival international de la poésie de Trois-Rivières et, au pôle opposé, des étudiantes et des étudiants de lettres qui trouvent un bar ou un café pour faire leurs lectures ; c'est absolument essentiel. Autant que le livre, en tout cas au moins pour la poésie, les lectures publiques sont des relais multiplicateurs du contact entre ceux qui créent et ceux qui s'en nourrissent.

Les ateliers d'écriture

À l'UQAM, d'abord comme chargé de cours, ensuite comme professeur, je me consacre à l'enseignement de la création littéraire. Ce qui me fascine chez les étudiants, c'est de voir à quel point l'apprentissage de la chose littéraire trouve beaucoup de ressources dans l'exercice de l'écriture. C'est vraiment, pour quelqu'un qui a un fort désir d'écriture, une épreuve déterminante quant au désir d'écrire. Certains, qui ont déjà publié, ont trouvé à l'université un milieu stimulant pour leur propre écriture, par exemple Louise Warren, Geneviève Letarte, Bianca Côté et d'autres, qui ont complété un mémoire de maîtrise.



Le « compagnonnage »

J'ai déjà désigné mes destinataires comme des « compagnons chercheurs ». Je m'adresse à des chercheurs dans l'expérience de vivre et de penser et cette communauté des solitaires (comme en a parlé Blanchot), à certains moments, peut s'actualiser, mais, essentiellement, elle reste virtuelle.



Bibliographie

- Genèses* (gravures de Marie-Anastasia), Montréal, A.G.E.U.M., 1962 ; L'Aurore, 1974.
- Le pays*, Montréal, Librairie Déom, 1963.
- Terre Québec*, Montréal, Librairie Déom, 1964.
- L'afficheur burle*, Montréal, Parti pris, 1965 ; 1969.
- L'inavouable*, Montréal, Parti pris, 1968 ; 1971.
- Éclats de la pierre noire d'où rejaillit ma vie*, Montréal, Éditions D. Laliberté, 1972.
- Demain les dieux naîtront*, Montréal, l'Hexagone, 1974.
- Le prince de sexamour* (préface de Josée Yvon et Denis Vanier), Montréal, l'Hexagone, 1976.
- Extrême survivance, extrême poésie* (photo de Louis Pépin), Montréal, Parti pris, 1978.
- Terre souveraine*, Montréal, l'Hexagone, 1979.
- L'enfant doré*, Montréal, l'Hexagone, 1980.
- Le courage de la poésie. Fragments d'art total*, Montréal, Les Herbes rouges, 1981.
- Émergence de l'adultenfant*, Montréal, J. Basile, 1981.
- Fidèles d'amour*, Bagnole (France), s.n., 1981.
- Un parti pris anthropologique*, Montréal, Parti pris, 1983.
- Le recommencement du monde : méditations sur le processus apocalyptique*, Longueuil, Le Préambule, 1983.
- Aléatoire instantané*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1983.
- Compagnons chercheurs*, Longueuil, Le Préambule, 1984.
- Mise à distance de toute technologie* (conférence), Union des écrivains et des écrivains québécois, 1984.
- Terre Québec* suivi de *L'afficheur burle ; L'inavouable* et *Autres poèmes* (préface d'André Brochu), Montréal, l'Hexagone, 1985.
- L'inceste et le génocide*, Longueuil, Le Préambule, 1985.
- Marcher dans Outremont ou ailleurs*, Montréal, VLB, 1987.
- The Courage of Poetry* (traduction de Ray Chamberlain), Montréal, Guernica, 1987.
- Phœnix intégral : poèmes 1975-1987* suivi de *Après Auschwitz*, Trois-Rivières/Pantin, Écrits des Forges/Le Castor astral, 1988.
- Un livre de morale : essais sur le nihilisme contemporain*, Montréal, l'Hexagone, 1989.
- Le multiple événement terrestre* (géogrammes 1 : 1979-1985), Montréal, l'Hexagone, 1991.
- L'assaut contre les vivants* (géogrammes 2 : 1986-1991), Montréal, l'Hexagone, 1994.
- Témoignage nomade : carnets 1 : 1975-1981*, Montréal, l'Hexagone, 1995.
- Dans la proximité des choses*, Montréal, l'Hexagone, 1996.
- Le froid coupant du dehors*, Montréal, l'Hexagone, 1997.
- En nouvelle Barbarie*, Montréal, l'Hexagone, 1999.
- Intime faiblesse des mortels*, Saint-Hippolyte, Éditions du Noroît, 1999.